

analyse et théorise la psychanalyse. C'est ce que l'ouvrage de Michelle Moreau Ricaud, riche en références, développe pour mettre en lumière cette facette peu connue de Freud. De sorte que faire un peu plus la connaissance du père de la psychanalyse permet de comprendre davantage les fondements de cette dernière. Au-delà d'étudier le Freud collectionneur, l'auteure, en plongeant le lecteur dans l'univers des collections et de ceux qui leur donnent vie, fournit certaines clés pour se faire son propre avis sur les différentes questions que soulève cet ouvrage.

### **Audrey Vasseur**

Danièle Epstein

*Dérives adolescentes : de la délinquance au djihadisme*

Toulouse, érès, 2016

Dans son livre *Dérives adolescentes : de la délinquance au djihadisme*, Danièle Epstein, psychanalyste, nous aide à penser le phénomène de radicalisation. L'auteure nous livre une réflexion sur l'embrigadement djihadiste guettant des adolescents qui, à l'issue d'un acte délinquant, ont à rendre des comptes à la justice. D. Epstein aborde le phénomène possible de radicalisation par différents angles de vue et déplie les causes et les circonstances de son avènement. Sa réflexion mêle différents champs, « au carrefour de la psychanalyse, du social, de l'éducatif, du sociologique, du politique, de l'anthropologique » (p. 17). Danièle Epstein s'appuie sur son expérience de clinicienne au sein d'une équipe éducative de la Protection judiciaire de la jeunesse, pour témoigner de l'enfermement psychique d'adolescents en « dé-route, assez fragilisés pour être tentés de se radicaliser », « naufragés psychiques », « hors-les-mots, hors-la-loi, livrés à leur pulsion d'emprise et leur fureur de vivre » (p. 32).

Ce livre se propose de mettre en lumière ce qui se joue en ce carrefour singulier de la

clinique et du judiciaire, pour que l'acte délinquant soit l'occasion d'une prise en charge qui fasse ouverture pour ces enfants aussi déstructurés que le monde qui les porte. « Considérer l'agir délinquant comme un signal d'alarme, c'est faire de la contrainte judiciaire une chance, la chance de pouvoir construire ce qui n'a pas encore trouvé les mots pour se dire. C'est faire de l'évènement judiciaire un avènement de parole, c'est se faire passeur quand ils sont dans l'impasse. »

Les adolescents dont nous parle Danièle Epstein lui sont adressés par le juge des enfants. Il s'agit d'adolescents violents, mais aussi, plus spécifiquement, des enfants de l'exil, nés de parents émigrés, venus s'installer en France, de parents qui n'ont pas forcément transmis ce qu'ils ont vécu à cette occasion. Ainsi, « sans support identificatoire, sur fond de passé sans représentation, [ces adolescents] se sont étayés sur un terrain miné, sur une histoire en lambeaux, trouée de silence, déchirée de traumatismes, dont ils héritent comme tâches aveugles » (p. 32). On se retrouve face à des enfants suspendus au milieu de nulle part, entre deux langues, entre deux cultures, qui ne savent d'où ils viennent et qui n'ont pas de projet, pas de désir, pas d'horizon. Ces enfants ont vécu des traumatismes précoces parce que leurs parents étaient eux-mêmes en difficulté ; ils ont le sentiment qu'ils ne sont rien, qu'ils sont en échec partout, qu'ils ne comptent pour personne. Le passage devant le juge serait une occasion de leur dire qu'ils comptent et qu'ils ont à rendre des comptes, les situant par rapport à la loi sociale.

L'auteure affirme que ces enfants sont le symptôme d'un échec sociétal, d'un ratage qui se joue sur plusieurs générations. Elle aborde ainsi la question de la dé-liaison du lien social, le principe d'intégration laissant la place au repli identitaire et à l'inflation communautariste. Elle évoque également le décrochage familial, scolaire, social, professionnel, au moment de l'adolescence. « Être adolescent, c'est malmener les parents [...] les remettre en

question, s'écarter de ce qu'ils ont fait de leur vie pour se chercher, pour se trouver, pour se prouver que le temps de l'enfance est passé, dépassé, trépassé. C'est s'arracher avec pertes et fracas d'une complétude infantile pour chercher le souffle de son propre désir » (p. 34). Ainsi ces adolescents, sans Autre à qui se raccrocher, deviennent-ils des proies faciles pour les recruteurs d'adolescents qui feront fonction de grand Autre surmoïque. Ces enfants s'accrochent à un idéal, combattre pour être reconnu par un prophète, par « un Père Idéal, garant de leur identité, le Père de tous les pères et de tous les fils, invincible et intouchable » (p. 78), en leur faisant croire qu'ils ne comptent pour personne et que là, ils vont non seulement mourir pour la cause mais que c'est par cette mort qu'ils vont exister.

Le passage devant un juge témoignerait d'un raté de la crise d'adolescence, qui, comme tout acte manqué, tout acte raté, est à entendre comme un acte réussi sur le plan du message qu'il délivre, à qui sait l'entendre. Une place serait alors laissée au travail d'élaboration, de subjectivation avec ces adolescents, avec leurs parents qui ont des choses à leur dire. La violence de ces adolescents fait signal « de ce qui se délie, de ce qui se délite, mais témoigne aussi d'un Sujet en attente, en attente de division, un Sujet en souffrance » (p. 84).

À travers la présentation de cas, des analyses théoriques et institutionnelles, D. Epstein s'adresse à tous les travailleurs sociaux qui ont à prendre en charge ces jeunes difficiles et dénonce le détricotage de l'ordonnance de 1945 qui a entraîné le démantèlement de l'esprit de la justice des mineurs et le retour de « surveiller et punir » comme alternative à la prévention. Faut-il donc « mettre au pas » ces jeunes quand l'enjeu de leur vie est de « prendre pied » en s'enracinant dans un monde habité de liens, de mémoire et de projets ? À l'enfermement dans la cité, l'enfermement culturel, social, psychique, vient s'ajouter la panoplie des centres

« éducatifs » fermés. La répression prend le pas sur la prévention.

Ce livre témoigne d'un combat institutionnel, celui de garantir l'espace psychique en institution, comme une lutte permanente pour que la clinique ne se laisse pas incorporer dans l'ordre judiciaire, pour que la logique institutionnelle n'écrase pas la logique du Sujet. La prise en charge ne peut pas réduire l'adolescent à l'acte qu'il a commis. Loin de décrire un mode d'emploi normatif ou de souscrire à une exigence de transparence informative, l'auteure montre comment les jeunes qui lui sont adressés par le juge peuvent ne pas rester objets de la demande judiciaire, et s'engager dans une démarche qui leur est propre.

C'est ainsi que Danièle Epstein évoque une articulation possible de la clinique et du judiciaire, autour du signifiant de la Loi, pour que se nouent la loi sociale et la loi symbolique. Ce nouage est une condition pour rendre à la loi « sa fonction contenante, pacifiante, structurante, parce qu'elle respecte et promeut l'éthique d'un possible Sujet à venir » (p. 96). Au psychologue de faire un pas de côté par rapport à la demande officielle qui lui est faite, pour trouver sa place entre judiciaire, éducatif et administratif, pour ne pas réduire sa fonction à une fonction d'évaluation, marquée par « des bilans de personnalité » ou autres « examens psychologiques ». Au psychologue qui reçoit les adolescents à la demande du magistrat d'être là par le juge (ce dernier étant l'agent d'une rencontre qui sans lui n'aurait jamais eu lieu) et pour le jeune.

Là où le quotidien prend la couleur de l'échec, de la menace et de la peur, l'objectif est de permettre à ces adolescents de s'inscrire dans une réalité psychique et sociale vivante et vivable. « Le « désir de l'analyste » s'offre à créer de la demande, c'est un mode d'être qui nous pousse à offrir même à ceux qui ne l'ont pas demandé [...] ce petit rien qui fait écart, ce petit rien inestimable en ce qu'il va permettre – parfois – que se desserre l'étau de la

malédiction, du mal-dit, pour qu'il laisse place à d'autres dires et aux autres possibles d'une vie » (p. 85).

**Bénédicte Vidaillet**

Florent Gabarron-Garcia

*L'héritage politique de la psychanalyse.*

*Pour une clinique du réel*

Paris, Éditions La Lenteur, 2018

C'est un ouvrage passionnant qui, sous le titre *L'héritage politique de la psychanalyse*, est paru récemment aux Éditions La Lenteur. L'auteur, Florent Gabarron-Garcia, maître de conférences à l'Université Paris 8, psychanalyste et psychologue clinicien, poursuit ici un travail entamé à l'occasion de sa thèse de psychopathologie et psychanalyse soutenue en 2014 à l'université Paris Diderot. Son propos, décliné sous plusieurs angles, vise à restituer à la psychanalyse sa portée politique. En cela, il rencontre une préoccupation mise à l'honneur en 2017 lors du 18<sup>ème</sup> colloque de l'ALEPH, intitulé « Qu'est-ce qui nous arrive ? Aperçus psychanalytiques du politique<sup>1</sup> ». L'argument, signé par Franz Kaltenbeck, énonçait ainsi que « la situation de notre société impose aux psychanalystes le devoir de découvrir les pathologies tapies derrière les décisions et comportements irrationnels dus à la politique de pays qui se réclament pourtant de la démocratie, de la raison, de la vérité et du bien. [...] La psychanalyse ne saurait être complice de la dissolution du tissu social qui se poursuit sous nos yeux. [...] Les symptômes que nous étudions dans la clinique des névroses, psychoses et perversions s'aggravent quand le lien social se délite sous la pression d'une civilisation qui tourne mal. [...] Mais l'état des lieux de la perplexité ambiante ne nous empêchera pas de donner des exemples montrant comment l'acte psychanalytique peut acquérir une portée politique et comment l'acte politique inspire notre pratique<sup>2</sup> ».

Nul doute que l'ouvrage de Florent Gabarron-Garcia permettra au lecteur sensible à

cette articulation entre psychanalyse et politique de poursuivre son exploration. L'introduction pose les fondements d'une histoire politique de la psychanalyse, qui s'origine de la fondation même de la discipline mais a été effacée de l'histoire officielle transmise par la suite dans les principales écoles psychanalytiques, très influencée par la relecture idéologique qu'en a faite Ernest Jones. S'appuyant sur de nombreuses sources, Florent Gabarron-Garcia nous rappelle combien les psychanalystes du début du XX<sup>e</sup> siècle étaient préoccupés par les questions d'émancipation, influencés par l'effervescence révolutionnaire et le contexte politique dans lesquels ils étaient plongés. Voilà soudain que la psychanalyse et ses fondateurs s'animent, s'arriment à l'Histoire, ce qui leur restitue ainsi toute leur épaisseur. L'auteur retrace les liens étroits entre les premières générations d'analystes et les courants politiques de l'époque, de Ferenczi, proche compagnon de Freud, très influencé d'abord par la personne et par les idées de Georg Lukacs qui laissera sa trace dans l'histoire de la philosophie marxiste, puis par les théories socialistes de Karl Polanyi à Hélène Deutsch, proche de Rosa Luxembourg, en passant par Landauer, Fromm, Fenichel, Reich, et bien d'autres.

En 1918, au congrès de Budapest, Freud prononce son célèbre discours sur la « psychothérapie populaire » : regrettant le fait que la psychanalyse s'adresse pour le moment « aux classes sociales aisées » et à un « très petit nombre de malades », il formule le vœu « qu'un jour la conscience sociale s'éveillera et rappellera à la collectivité que les pauvres ont les mêmes droits à un secours psychique qu'à l'aide chirurgicale », et promeut l'avènement de cliniques gratuites dirigées par des psychanalystes<sup>3</sup>. C'est dans ce contexte, marqué par les enjeux relatifs au socialisme et au marxisme en Europe dans le sillage des révolutions russes de 1917, de la révolution hongroise de 1919 et de la révolte spartakiste de janvier 1919 à Berlin, que naît la policlinique de Berlin, dont l'orientation